

DE LA CULTURE SÉNOUFO II



Les étapes de la vie humaine en milieu Senufo.

II - La puberté

La puberté, qui est l'ensemble des transformations physiques et psychiques, se caractérise chez le jeune senufo comme chez tout autre jeune, par une maturation des organes génitaux et de la fonction de reproduction. Le jeune garçon ou la jeune fille connaît alors une rapide poussée de croissance. Cette phase du développement de l'individu étant très importante, la société se doit de bien encadrer ses adolescents qui peuvent facilement prendre de mauvaises habitudes et perturber l'harmonie sociale de la communauté. C'est pourquoi un lent travail d'éducation est entrepris par toute la communauté pour accompagner ces jeunes et les initier à la vie sociale. Cette éducation est couronnée par le mariage.

A - L'éducation (garçon et fille)

Dans le milieu senufo, l'éducation des enfants est une œuvre communautaire. Tout adulte a le droit et même le devoir de reprendre un enfant ou un jeune qui se comporte mal. Cette éducation tient compte de trois dimensions : le travail, la sexualité et la religion.

1 - Education au travail.☒

Dès l'âge de la raison, on s'attellera à montrer à l'enfant la valeur et la nécessité du travail. On lui fera comprendre qu'il n'y a pas de place dans la société pour le paresseux et on lui apprendra le goût du travail bien fait. La fillette sera initiée aux travaux de ménage et le garçon aux travaux champêtres.

2 - Education à la sexualité.☒

Contrairement à ce que l'on croit, une éducation à la sexualité existe dans le milieu senufo. Bien que le sujet de la sexualité semble être un tabou, les parents des jeunes leur apprennent à gérer leur affectivité et à découvrir leur corps. Ils seront libres de se rencontrer sur les aires de jeux et à se rendre visite la nuit ; on leur rappellera les interdits en matière de sexualité (les rapports sexuels à même le sol, en brousse, les relations entre castes...). En somme, la pudeur devra être sauvée sauf dans le cadre d'expressions prévus par la coutume.

3 - Education à la religion et aux coutumes.

S'éveillant à la vie, le jeune senufo découvre très tôt le milieu religieux qui l'entoure. Il participera aux rites et sacrifices dans sa famille, il devra même adhérer à des fétiches de son choix pour une meilleure protection et pour une intégration sociale.

B - L'initiation (garçon et fille)

1 - L'initiation des garçons. ¶

Dans la société sénoufo comme dans bien d'autres sociétés en Afrique, l'initiation est un rite qui intègre l'individu à la catégorie de la classe adulte. Ce rite est obligatoire pour tout garçon qui veut être considéré comme un homme mûr dans la société. Généralement connu sous le nom de « pôrô », ce rite comporte des variantes selon les régions ; devenu quasi inexistant dans certaines zones, il tend à la simplification au contact avec le modernisme.

Dans le milieu Tagba, ce rite est périodique à une fréquence d'une fois tous les trois ans. Dans d'autres zones comme N'Dorolà, c'est à l'appréciation des anciens du village qui jugent de la nécessité selon l'importance en nombre de la classe d'âge à initier.¶

Il serait difficile de donner avec tous les détails le déroulement de ces rites, d'une part à cause des variantes liées aux zones, et d'autre part surtout à cause du caractère sacré qui commande le respect du mystère et du secret. Pour respecter cette dimension dont l'absence nous conduit sur le terrain du simple folklore, le présent travail nous livrera juste les grandes lignes de l'initiation dans le milieu sénoufo Tagba et Nanérégué.

Dans la zone **Nanérégué**, une fois qu'est fixée la date de l'initiation, chaque grande famille en est informée et les jeunes de la classe d'âge concernée sont tous mis au courant. Le jour arrivé, les jeunes sont conduits au bois sacré par leurs parents. Pendant tout le camp qui dure plusieurs semaines, ils ne portent comme vêtement qu'une culotte, probablement en remplacement du cache-sexe qui a maintenant disparu. Ils sont munis de fouets qu'ils se procurent dans la brousse environnante et qu'ils utilisent pour se fouetter entre eux et surtout pour tenir les non initiés enfermés dans le village. La première étape consistera d'abord, pour les jeunes, à se purifier de tout le mal qu'ils auraient commis pendant le temps de leur croissance. Ils reçoivent des coups de fouet du maître de camp et ils ne doivent pas laisser paraître sur leur visage des signes de douleur pour prouver leur courage. Ceux qui parmi ces jeunes ont posé des actes de non respect aux anciens, sont convoqués et se voient reprocher en public leurs fautes. Le vieux qui a été offensé, ordonne un nombre de coups de fouet à donner au fautif pour le corriger. Au son du tam-tam réservé à l'initiation, chacun des fautifs est placé au milieu du groupe, le torse nu, les mains levées tenant un fouet de façon horizontale ; c'est le maître de camp qui se charge d'infliger la correction. Il peut arriver qu'à cette étape, des anciens initiés présents au camp se voient aussi infliger une correction pour une offense faite dans le passé à un ancien. Une fois purifiés et pardonnés des anciens, les jeunes apprennent au camp, l'ensemble des lois du village ; ils font connaissance de leurs devoirs et de leurs droits, et des tabous et interdits du village. Ils sont initiés au langage secret et aux cris codés. Ils apprennent à jouer le tam-tam des initiés et à danser. Ils sont également formés à l'endurance à travers de multiples épreuves : ils doivent se fouetter mutuellement ; ils doivent rester en brousse pendant trois jours

et trois nuits, y dormant et se débrouillant pour manger ; rester exposés aux intempéries sans chercher à s'abriter. Pendant une semaine, ils ne doivent pas adresser la parole à une femme. Ils doivent une stricte obéissance aux vieux qui les accompagnent.^[7]

Au terme de cette phase de l'apprentissage et de la mise en épreuve, les jeunes initiés sont prêts pour affronter la vie où ils devront mettre en application leur nouveau savoir. Un sacrifice de poulet est fait aux ancêtres au nom de chacun des initiés pour dire merci pour le bon déroulement du camp. Le soir, les jeunes initiés quittent le bois sacré, au son du tam-tam de l'initiation pour se diriger au village vers la cour du chef de terre où se trouve la case des ancêtres. Accompagnés de tous les anciens initiés, ils marchent en procession fouets et torches de paille en main. Ils chantent et poussent des cris de guerre, attirant ainsi les femmes et les non initiés vers la place de la danse où ceux-ci peuvent enfin les approcher. C'est là que la dernière scène de flagellation a lieu sous le regard impressionné des non initiés et des femmes. Le chef de camp donne trois grands coups de fouet au premier qui se tient au milieu de la foule torse nu et mains levées ; celui-ci à son tour donne trois coups de fouet au suivant, et ainsi jusqu'au dernier. Il est inutile de rappeler qu'aucun signe de douleur ne doit être perceptible sur le visage ; d'ailleurs à peine a-t-il fini de recevoir les coups que chacun se trémousse au son du tam-tam en poussant des cris de guerre. C'est cette cérémonie qui met fin au camp. A la mort de tout initié, les autres doivent s'y rendre pour une danse en son honneur au son du tam-tam des initiés en se fouettant en signe de bravoure.

Dans la zone **Tagba**, la cérémonie d'initiation a lieu à Mahon tous les trois ans, généralement en début de saison pluvieuse ; elle regroupe trois villages : Niampédougou, Wolonkoto et Mahon. La cérémonie se déroule à l'écart du village sur un espace appelé Sazanguè. Une fois la date fixée par le chef de terre, chaque grande famille sélectionne ses candidats pour l'initiation. Le critère de sélection n'est pas tant lié à l'âge, mais plutôt au besoin de la famille d'avoir des garçons initiés pour pouvoir assister à certaines cérémonies interdites aux non initiés (pang-ngonè - cérémonie funéraire visant à apporter au défunt pour son départ au pays des ancêtres, ses armes d'homme accompli. Ce rite ne se fait que pour les chefs de clan), des garçons devenus adultes qu'on peut envoyer au milieu des vieux. C'est ainsi que sur le champ d'initiation on retrouve de fait toutes les classes d'âge : des jeunes de 14 ans peuvent être initiés en même temps que des adultes de 50 ans ou plus. Une fois donc que chaque famille a retenu ses candidats, elle doit apprêter pour chacun d'entre eux une bande de tissu en cotonnade pour servir de cache-sexe et un petit panier contenant du mil et des cauris (sigui chaanè). Au petit matin du jour fixé, chaque famille accompagne ses candidats sur l'aire de l'initiation (Sazanguè). Les candidats se déshabillent complètement et se mettent en rang dans une discipline stricte (pas la moindre bousculade). Ils avancent chacun à leur tour vers le chef de terre qui les confie aux ancêtres. Les habits qu'ils avaient amenés

sont ramenés à la maison par leurs parents. Ils s'habillent alors avec le cache-sexe et chacun va se fabriquer un fouet de la même espèce d'arbre (n'pégué-polognè) dans la brousse environnante en prenant le soin de ramener les feuilles et branchages taillés; car une personne mal intentionnée pourrait s'en servir pour faire du mal. Les jeunes initiés sont alors confiés aux maîtres de camp qui se chargent de les former à l'endurance, au courage, à la pratique des vertus sociales indispensables pour faire un homme complet. Ce camp, qui aux temps anciens duraient des semaines, dure maintenant trois jours et offre aux jeunes initiés d'apprendre les cris et le langage secret. Il est à noter que en dehors des initiés, aucune autre personne n'a accès au camp d'initiation ; quelques jeunes initiés se chargent de faire respecter ce principe en faisant la ronde pour fouetter ceux qui tenteraient d'enfreindre la loi. Des débordements sont vite arrivés où des jeunes initiés profitent régler le compte à des filles qui ont refusé leur amitié ; celles-ci d'ailleurs s'arrangent pour quitter le village à l'approche de l'initiation. Au terme de la formation, la nuit vers 20h, tous les jeunes initiés se réunissent au camp. Ils entassent tous les branchages qui avaient été soigneusement conservés en confectionnant les fouets et les fouets eux-mêmes pour les brûler. Ils donnent dos au feu pendant que les vieux accomplissent le dernier rite et au signal donné par un des maîtres du camp, ils doivent courir sans regarder derrière jusque dans la cour du chef de terre où ils se couchent la face contre terre ; ils ne se relèveront qu'après avoir été aspergés d'eau par un maître du camp. C'est là qu'ils vont récupérer leurs habits et enlever le cache- sexe que les parents prennent pour aller conserver. L'initiation est terminée et les jeunes peuvent dès le lendemain rejoindre leur famille ; mais ils devront aller cultiver une journée dans le champ du chef de terre.

2 - L'initiation des filles. Comme l'initiation des garçons, l'initiation des filles est un rite qui socialement fait franchir une étape de la vie. Elle fait passer de l'étape de l'enfance à celle de la vie adulte. Elle ouvre à la jeune fille la voie du mariage. Cette étape aux origines coïncidait avec l'excision d'où l'appellation « tiékonrè » qui veut dire excision. De nos jours, le rite est encore requis pour le mariage dans des zones comme au tagbara (villages de Mahon, Niampédougou...), bien que l'excision ne soit plus faite. Nous allons retracer dans ces lignes qui suivent le déroulement de cette initiation comme cela se passait aux temps anciens.

Dans le milieu **tagba** la cérémonie d'initiation des filles se passe par classe d'âge. Elle regroupe toutes les filles qui sont jugées par leurs parents ou fiancés, arrivées à l'âge de se marier. Elle a lieu chaque année le plus souvent à partir du mois de juin et comporte trois étapes : la phase de préparation, le rite et la phase des soins. La phase préparatoire a lieu environs trois mois avant le rite de l'initiation. Elle consiste essentiellement à chercher à se protéger des dangers de la cérémonie (vu les risques d'hémorragies fréquentes qui menacent la vie des jeunes filles excisées). Le sénoufo étant très profondément religieux, l'importance d'un tel événement

requiert qu'il se confie aux puissances supérieures. Trois sacrifices sont indispensables : le sacrifice au Koulo (les morts), le sacrifice au djirifolo (l'ange protecteur) et le sacrifice au Nogbaga. Au Koulo doit être sacrifié un poulet noir, au Djirifolo un poulet quelconque, au Nogbaga une poule, jamais un coq. Lors de ces sacrifices, des dangers futurs peuvent être révélés et il faut pour cela aller consulter des devins pour en savoir les causes et les sacrifices complémentaires nécessaires pour que l'événement se passe bien. Une fois tous ces sacrifices accomplis, on est assuré de la protection des puissances invisibles et on peut aller en toute quiétude à l'épreuve de l'excision. Des préparatifs matériels sont également requis ; il faut pourvoir aux besoins de la jeune fille pendant tout le temps de l'internement nécessaire pour la cicatrisation de la plaie et le temps des rites. Il faut le matériel pour la toilette (une boule de savon traditionnelle, un pot de beurre de karité, unealebasse neuve et deux pagnes en cotonnade) ; prévoir la pension alimentaire (un panier plein de fonio, un panier de petit mil) ; il faut aussi une couchette. Tout ce matériel est généreusement fourni par la famille du fiancé de la fille. La concurrence aidant, la liste de ce matériel s'est rapidement allongée pour donner de nos jours place à du matériel étranger à la culture du milieu tel que des rouges à lèvres, des chaussures haut talon, parfum de luxe etc. Le rite de l'excision se passe toujours à un lieu fixe du village ; le plus souvent un lieu choisi à l'écart du village surtout que l'accès est interdit aux hommes pendant la cérémonie. Au jour fixé, les filles se réunissent chez l'exciseuse et sont conduites sur le lieu de l'excision où l'opération a lieu. Assises toutes nues sur des feuilles fraîchement cueillies à cet effet, l'exciseuse procède à l'ablation du clitoris de chacune des filles à l'aide d'un couteau tranchant (tiékon gnonè). Lors de l'opération, il est interdit aux filles de pousser des cris. Une fois l'opération terminée, les feuilles sur lesquelles les filles étaient assises sont soigneusement ramassées par les parents qui les conservent pour une cérémonie qui aura lieu à la troisième semaine. Les filles reçoivent un bain d'eau avant le premier pansement. La tradition exige que la première eau de ce bain soit versée par leurs parentes respectives ; ceci fait, les femmes venues au compte de la famille des fiancés se chargent de bien laver leur future belle fille à l'eau et au savon traditionnel et ce dans un zèle qui doit traduire leur joie de l'avoir bientôt pour femme. Le bain terminé les jeunes excisées reçoivent autour des reins des ficelles qui leur serviront à attacher leur cache-sexe. Les plaies bien nettoyées à l'eau savonneuse sont recouvertes d'ouate imbibée d'huile en guise de pansement. On les oint avec une quantité exagérée de beurre de karité, elles attachent le cache-sexe, se nouent un pagne en cotonnade autour des reins et se voilent avec un autre. Elles sont ainsi prêtes pour retourner au village où elles seront internées le temps de leur guérison. A l'approche du village, elles entonnent des chants qu'accompagnent des cris de joie, pour annoncer leur retour et surtout pour rendre grâce aux puissances qui ont bien veillé sur leur opération. En voici un exemple : il faut consulter le devin mon fiancé (bis) ; même si c'est un poussin, il faut l'offrir au

Djirifolo ; il faut ensuite le griller et le manger, car les dieux du village nous ont sauvés (bis). Averti du retour des excisées, tout le village accourt sur la place publique où attendent déjà les musiciens. Une fois sur place, les jeunes excisées assises comme des princesses sur les jambes des parentes de leurs fiancés respectifs sont mises à l'honneur. Un spectacle de danse frénétique leur est présenté pour leur traduire la joie de tout le village de les accueillir comme femmes. Le cortège quitte ensuite la place publique pour passer de quartier en quartier. Lors de cette procession, les jeunes excisées reçoivent des cadeaux (djasangnè) des femmes auxquelles elles avaient rendu service. Ainsi plus une jeune excisée avait été gentille, plus elle reçoit de cadeaux. La procession se termine avec un grand repas de fête. L'exciseuse reçoit comme récompense par fille excisée, unealebasse neuve pleine de mil et n'ayant jamais servi, une boule de savon traditionnel et vingt cauris. Les filles sont alors confiées à une vieille femme qui se chargera de leurs soins pendant quatre semaines. Pendant le temps de leur internat, elles sont très bien traitées, dispensées de tous travaux ménagers. Deux fois par jour, elles vont se baigner à la rivière et reçoivent après chaque bain un pansement. Les soirs, elles chantent au rythme du fitchaanki pour se récréer ; des chants parfois très grossiers, car dans une société où la question de sexe est un sujet tabou, il n'y a que des occasions offertes par la coutume pour permettre de se défouler. Pendant leur séjour à l'internat, chacune s'octroie une fillette de la famille de son fiancé pour être sa compagne (nako). Elles reçoivent également un bâton d'une longueur d'environ un mètre que les hommes ne doivent pas toucher sous peine de devenir aveugles. A la fin de la troisième semaine de soins, intervient une cérémonie. Le soir aux environs de vingt heures, les vieilles femmes se retirent avec les excisées à l'écart du village pour incinérer les feuilles qui avaient servi de siège pendant l'excision aux jeunes filles et qui avaient été soigneusement ramassées et conservées par leurs parentes. Les excisées se mettent à nue et doivent passer jambes écartées au-dessus des feuilles dégageant la fumée et doivent partir en courant sans regarder en arrière jusqu'à la maison commune où elles se couchent la face contre terre. Elles ne se relèveront que lorsque les fillettes qui sont leurs compagnes et qui les attendaient les auront aspergées d'eau. Les vieilles femmes poursuivant la cérémonie éteignent le feu avec de la bière de mil préparée à cet effet. Les cendres sont soigneusement ramassées et seront jetées la même nuit au marigot pour éviter qu'un homme les piétine car il deviendrait aveugle. Au retour du marigot, elles se retrouvent au même endroit où elles forment un cercle pour chanter les remontrances et railleries aux hommes de même que des chansons grossières. Après cette cérémonie, les jeunes excisées, doivent encore séjourner pendant une semaine dans la maison d'accueil ; toutefois, elles jouissent d'une plus grande liberté de mouvement : elles peuvent se promener sans leur bâton, aller en famille pour aider au ménage, s'asseoir sur le même siège qu'un homme utilise (ce qui leur était interdit jusque là). A la fin de la semaine, a lieu la dernière cérémonie

où les bâtons et les cache-sexes sont incinérés et les cendres également jetées au marigot. On leur rase la tête et avant de quitter celle qui les a soignées, elles s'engagent à ramasser pendant deux jours les noix de karité pour sa récompense. Elles font également une corvée d'eau pour la belle famille. Elles peuvent alors rejoindre leurs familles respectives. Quand les cheveux ont repoussé, elles font les coiffes de beauté. Le jour du marché suivant, elles se parent de leurs meilleurs habits et munies d'unealebasse d'une propriété remarquable, elles font le tour du marché quatre fois ; elles reçoivent alors des marchands un peu de tout ce qu'ils vendent. Elles sillonnent également les quartiers recevant les dons. Le fruit de cette quête est intégralement reversé à la vieille qui s'est occupée de leurs soins. Une fois cela fait, la jeune fille est prête pour le mariage.

